



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: *Heuriot, Ruille*

Cím: *Budapest*

Forrás: *Le Temps*

Paris (Hely) *1929. VIII. 7.* (Idő) (Köt. v. füz.) (Ol)

Osztályozás

Tárgy *910.2*

Hely

Idő *"1929"*

Személy

Közp. nyomt. XX. cs. 23

Impressions de Hongrie

V

BUDAPEST

Budapest, juin.

De quoi est fait, pour un Français, le charme, l'agrément de Budapest? Politique à part, je me le demande, au cours de cette dernière promenade en cette ville que je vais quitter, dont je cherche à me graver dans l'esprit une image nette, indélébile, capable de ne pas me fuir. Je sais que je regretterai bientôt ces quelques jours remplis que j'y ai si largement vécus, ces jours de loisir dans de nouveaux usages, cette curiosité de l'esprit sur quelques-uns des plus importants problèmes de l'heure, cette amabilité de tous, cette élégance de la rue et ces gracieuses musiques, de café en café et de place en place, comme une guirlande suspendue. Heureux des différences, intéressé par cet inédit, plus humainement ému peut-être encore par ce fond d'humanité commun que l'on trouve à toute la terre, dès qu'on a un peu voyagé — l'homme est tellement partout le même! — je me suis mêlé à cette vie, à ces mœurs. J'en ai goûté la diversité nonchalante ou active, où l'Occident reçoit de l'Orient je ne sais quel air de langueur, indéfinissable et pourtant sensible, à tout instant. Oui, vraiment, l'on se sent ici à l'un de ces carrefours du monde où tous les courants de l'esprit s'entre-croisent dans les souffles venus d'ailleurs... Je vous ai montré chez ces gens le goût profond de la culture. L'intérêt vif pour toutes les choses de l'esprit, l'importance donnée aux écoles, à la librairie, aux musées. à tout ce qui forme, embellit, soutient et nourrit la pensée. Les offices touristiques, d'autre part, vous apprendront facilement les plaisirs d'une autre nature qui attendent le voyageur dans la Budapest balnéaire, ses sources brûlantes appréciées déjà des

Romains, la facilité de ses promenades citadines, sous les agréables ombrages du Bois de ville ou de l'île Margit, et l'animation du Corso. Là, en mes heures de flânerie, j'ai retrouvé un peu le charme du café Florian, à Venise, l'abri de fraîcheur, l'eau glacée, le sec et tortueux cigare amer, tout un va-et-vient indolent et charmant d'élégances, dans cette belle allée d'acacias qui longe le Danube, et où n'ont pas accès les voitures : Bude et ses rochers, sa citadelle et son château chargé d'histoire devant vous, sur l'autre rive. A cheval sur le large fleuve aux cinq ponts, ici plate, là escarpée et dominée d'un cercle de vertes montagnes la nuit illuminées de feux, cette ville est belle assurément. Beauté d'ensemble, et forte, due à sa situation unique... A la vérité, cependant, le détail n'en fait pas plaisir, à Pest surtout, qui est trop neuve, et, par le fait des invasions perpétuelles au cours des âges, n'ayant pu se constituer cette lente parure de beauté superposée par les siècles, s'en est voulu donner une autre, contemporaine de son plus récent développement. La plupart de ses monuments datent de la seconde partie du dernier siècle, et témoignent, assez regrettablement à mon gré, d'un goût un peu trop livresque de la reconstitution historique. Ce Parlement, dont les Magyars sont si fiers, et qui fait illusion dans l'éloignement quand il découpe au bord du fleuve ses mille coupôles, ses tours, ses clochetons, ses flèches hérissant le ciel, dans les vapeurs du crépuscule : c'est Westminster, mais construit en 1890. L'intérieur en est décoré de fresques d'inspiration moyenâgeuse; on y a prodigué, dans la matière la plus rare, le marbre, les bois précieux, les stucs, avec une grande profusion d'or, l'ogive, l'arc roman, la colonnette et le chapiteau, la statue gothique, l'inscription onciale et la frise peinte en tons purs. Les proportions des salles, la hauteur des voûtes, la majesté des escaliers, témoignent là très certainement d'un noble sens de la grandeur : mais il faut l'avouer, cette restitution moderne n'émeut pas. J'éprouve le même sentiment d'estime sans plaisir devant

tant d'autres constructions aussi récentes, éparses autour de l'Orszaghaz et de Szabadszag Ter; ces gigantesques blocs, coiffés de dômes, de clochers bulbeux, de statues, de chevaux cabrés sur des corniches où l'on ne placerait pas une allumette en équilibre, et dont le style composite, imprégné des souvenirs les plus divers, empruntés à l'art des architectes de Constantinople, d'Italie et d'Allemagne, atteste cet éclectisme historico-gothique d'outre-Rhin, si fâcheux au développement naturel de toute architecture nationale. Tout au moins, ce qu'il faut admirer là-dedans, c'est la volonté de grandeur, le désir de faire œuvre moderne et vaste. Mais l'arrière-pensée historique a faussé ces intentions, et l'esprit germanique est ici visible.

C'est dans le vie x Bude, au contraire que j'ai pris le plus de plaisir à me perdre, de Gellert à Margit-Korut, par les petites rues en pente de la citadelle, coupées de jardins et de squares, cherchant avec tant de bonheur les charmantes maisons de l'avant-dernier siècle, à un étage avec leurs toits de tuiles bossuées et leurs façades peintes sous l'ornementation rococo, chère au goût de Marie-Thérèse. Je garderai longtemps, entre autres, le souvenir du si joli palais Sandor, où est actuellement installée la résidence du conseil : un exquis hôtel blanc et or, décoré de stucs frais, aux nuances fragiles, entre ses moelleux gobelins et ses boiseries délicates, avec son escalier octogone où l'ancien propriétaire du lieu, père de la princesse de Metternich, montait, paraît-il, à cheval jusqu'à la porte de sa chambre...

Mais c'est là, malheureusement, l'exception; et beaucoup de ces témoignages expressifs d'un autre âge, eux-mêmes rares, ici comme ailleurs, sont fatalement condamnés à disparaître. Ainsi le vent la vie moderne, que nous aimerions sans cela, si elle ne détruisait pas tant. On me montre, au milieu de Pest, une grande vieille bâtisse du

dix-septième siècle, sans prétention, mais non dépourvue de noblesse, avec sa façade classique et ses larges cours intérieures : la maison Orczi, célèbre dans l'histoire de l'immigration juive en Hongrie, et qu'on va démolir pour élever à la place quelque vaste immeuble de rapport, dont on peut redouter le style. C'est dans ce caravansérail qu'autrefois les pauvres juifs de Pologne et de Galicie, attirés par les espérances de la ville, débarquaient tout d'abord et vivaient en communauté, sordidement entassés l'un sur l'autre, entre leurs magasins, leurs taudis, leurs bouceries rituelles, leurs synagogues, leur marché : ghetto choisi par eux, où se retrouver, où vivre coude à coude, avant l'adaptation complète aux mœurs de la cité qu'ils allaient bientôt conquérir, jusqu'à se fondre puissamment avec sa race. Depuis longtemps, la maison Orczi a perdu sa destination primitive et n'est plus, aux yeux des habitants de Budapest, qu'une vieille construction comme tant d'autres, qui ne vaut plus la réparation, et dont la pioche aura raison sans que nul la

regrette ou la plaigne. Le Hongrois n'aime pas le vieux, tout au moins en architecture.

Budapest cependant a de beaux musées, dont elle est fière à juste titre. Inutile de vous recopier, dans Joanne, la liste des trésors étonnants qu'elle conserve en sa galerie des beaux-arts, digne des plus célèbres conservatoires que la peinture a pu trouver, à Munich, à Dresde ou à Vienne. Je vous signalerai seulement l'intérêt des œuvres de l'école naturaliste hongroise, généralement peu connue en France, où elle exciterait une légitime sympathie en quelque exposition de printemps, au Jeu de Paume ou au Luxembourg. Sans parler des plus célèbres, Munkacsy et Laszlo, il y a là de très attachants petits maîtres contemporains de Manet et de nos impressionnistes, — les Szinyei, les Ballo, les Zichy, les Paal, — de qui j'ai vivement admiré les dons brillants de coloristes, et particulièrement dans l'esquisse et le premier jet un sentiment fort de la vérité immédiatement perçue et saisie. Chose curieuse, la plupart des artistes hongrois, si doués dans la verve et l'improvisation, paraissent avoir fâcheusement subi la dangereuse attraction de la grande peinture historique, et, guindés à la solennité du style officiel, ennuyés partout, se dépouiller alors complètement des vertus si vives de la liberté. Le trait a du reste sa valeur et sa signification : il souligne l'attachement profond de ces artistes nationaux aux dramatiques événements de leur histoire; et l'on en peut dire tout autant des sculpteurs, leurs concitoyens, qui ont si abondamment prodigué à travers la ville les monuments commémoratifs des hauts faits de tous ces ancêtres magyars, qu'on voit caracoler de place en place dans le bronze, sous la cuirasse ou la peau de bête, la moustache tombante, lance haute et française levée, comme au temps belliqueux d'Arpad ou d'Attila. Mais plus que ces aide-mémoires un peu trop néo-prégothiques à des yeux purement latins, ce qui parle à mon sens le plus éloquemment de la vieille Hongrie, ce sont les précieuses collections du Musée national (*Magyar Nemzeti Museum*), où revit, dans la splendeur ternie des bijoux et des hanaps d'or, des armes richement ornées, des émaux, des orfèvreries, dans la chamarrure bariolée des dolmans et des dalmatiques, la couleur somptueuse, orgueilleuse et guerrière de l'antique civilisation magyare, où l'Orient, par le fait du Turc, a laissé sa touche éclatante, savoureusement confondue aux apports de Venise et du Rhin, sans omettre les prêts de la France...

Mais tout ceci, c'est le passé, le domaine fermé du folklore, de l'archéologie et des musées. A Budapest, ville moderne à décoration gothique, ce qui frappe surtout le voyageur, et le retient, c'est d'une part le charme aimable et voluptueux que je vous ai dit, de cette station balnéaire; d'autre part, les développements partout sensibles et l'activité

de la vie, — d'autant plus intéressants à considérer que ce pays, positivement, crie misère. A voir la surface mondaine, l'élégance de certaines rues, aux magasins présentés avec ce goût de l'étalage qu'on ne trouve qu'à Paris et qu'à Londres, les flâneurs si bien habillés de l'île Margit ou du Corso, un passant serait volontiers tenté de mettre en doute que « la Hongrie ne peut plus vivre ». En vérité, sauf dans la classe heureuse des grands propriétaires fonciers, la nation a été, des suites de la guerre, cruellement appauvrie, et l'on assiste ici, comme dans tous ces pays ruinés où la stabilisation a fait table nette, à ce phénomène singulier du collectif riche et de l'individu pauvre, qui rend son crédit à l'Etat et laisse le particulier démuné, en face de la vie actuellement la plus chère du monde. Aussi l'intellectuel crie misère, l'optant non indemnisé crie misère, l'ouvrier se plaint, en courbant le dos, le paysan, comme partout, gémit... Et cependant l'effort économique de la Hongrie, depuis qu'elle a rétabli sainement sa monnaie, est un fait étonnant, la preuve très remarquable et très admirable de sa volonté de résurrection, de sa puissance d'ordre et de travail. La monarchie austro-hongroise constituait une unité économique parfaite : l'Autriche fournissait l'industrie, la Hongrie était agricole. Au milieu de ses pertes, sa riche plaine lui est restée, aux produits si bons et si beaux, dont l'exportation la sauve. Autant qu'à ses besoins intellectuels, dont je vous ai déjà exposé les nécessités, c'est à son agriculture qu'elle a donné le plus décisif de son effort de redressement. L'industrie nulle ou quasi-inexistante auparavant, a été aussi remontée, par la transformation à des fins plus paisibles des anciennes usines de guerre (antérieures à la guerre). Avec les produits du pays, le lin, la soie, la Hongrie a créé d'importantes manufactures de textiles, à l'aide de capitaux français. Elle a refait ses chemins de fer, reconstitué son matériel, détruit par la guerre et par l'invasion; paré à l'électrification complète de son territoire privé de charbon; équipé le port du Danube, sa plus grande entreprise à cette date, où des Français aussi ont apporté leur concours efficace. Nées de l'emprunt international qui a permis la stabilisation de 1924, ses banques travaillent et rendent à plein. Le moral partout remonté, devant cette nécessité : vivre; devant cet encouragement : avoir repris; devant cet espoir : la justice — puisque chacun ici se plaint d'avoir payé injustement. Mais ceci est une autre affaire, que nous avons déjà exposée, en rapportant à cet égard — il importe de le répéter — nullement une opinion personnelle, mais, pour le faire connaître du lecteur français, ce que chacun dit en Hongrie, ce que ses hommes d'Etat proclament, ce que ses journaux étalent au plein jour, tous les jours...

Que sortira-t-il de ces faits, et de ces désirs? Au moment de quitter Budapest, je me pose encore, une dernière fois, cette angoissante question, qui intéresse l'univers, sa tranquillité et sa vie. La réponse ne m'appartient pas. Je vous livre seulement le problème, avec ses données. Je me dis seulement en m'éloignant du vieux Danube, et en jetant un regard interrogatif sur la citadelle de Bude, image de ce bastion d'occident si bien placé pour défendre la paix du monde, qu'il serait agréable à tous les Français qui ont une fois passé là, de penser qu'ils n'y auront jamais que des amis. Mais ceci ne saurait dépendre que de la sagesse hongroise.